

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

La lune, qui vient de se lever éclaire le camp, et ses blancs reflets font rougir les feux.

Tout à coup le clairon sonne, et l'ordre est donné de se rassembler devant la tente de M. de Lincourt.

Aussitôt les chefs de compagnie réunissent hommes et femmes, ainsi que le comte l'a recommandé, et au bout de cinq minutes tout le monde se trouva au centre du bivouac, devant la tente du chef.

Il s'agit, a fait dire M. de Lincourt, d'une importante communication.

Comme on peut se l'imaginer, cette ordre ainsi motivé a vivement excité la curiosité.

M. de Lincourt parut, accompagné du colonel d'Eragny et du baron de Senneville.

Le chef de la caravane est sérieux, grave, solennel même.

Le blanc rayonnement de la lune qui l'éclaire en plein semble ajouter à sa pâleur naturelle.

Son attitude ordinairement froide, est superbement imposante et majestueuse ; et dans ce moment, par cette nuit claire, elle fait naître dans l'esprit l'idée de quelque apparition surnaturelle.

Le comte fit quelques pas hors de sa tente et ordonna de faire ranger toute la troupe en demi-cercle.

Le mouvement fut rapidement exécuté.

Puis on écouta dans un profond et religieux silence.

Le chef de la caravane parut se recueillir un moment, puis d'une voix claire et vibrante :

— Camarades, dit-il, vos efforts et votre courageuse persévérance vont recevoir leur récompense.

— Nous touchons au *Secret*.

— Demain, chacun pourra contempler l'inépuisable source de sa propre fortune.

— Vos regards seront éblouis !

— Vos esprits seront confondus !

Après un court silence, le comte, étendant le bras dans la direction de l'est, reprit :

— Vous avez vu dans la journée les montagnes qui bornent l'horizon de ce côté ! Vous les distinguez encore mieux maintenant qu'elles se découpent en noir dans le ciel...

— Vous apercevez, entre deux pics élevés qui semblent le garder, ce cône tronqué aux pentes presque verticales, au sommet coupé net et formant plateau ?

— C'est là !

Tous les yeux suivaient les rapides indications du comte.

A mesure qu'il parlait, le ravissement se peignait sur les visages, l'espérance et la joie gonflaient les poitrines.

Et quand il prononça les mots :

— C'est là !

Un long frémissement courut dans les rangs il y eut un doux murmure de satisfaction semblable au bruissement des feuilles agitées par une légère brise d'été.

Puis le silence redevint profond et M. de Lincourt reprit :

— Au delà de ces montagnes, c'est le grand océan Pacifique, limitant notre territoire.

— Remarquez que je dis *notre territoire*, fit-il en insistant.

— Car depuis hier nous voyageons sur nos propres domaines.

— Voici la preuve de ce que j'avance."

Le comte, dépliant un parchemin qu'il tenait à la main, se découvrit en lisant ces premiers mots :

République des Etats-Unis d'Amérique.

M. de Senneville et le colonel ôtèrent également leur casquette de chasse, et ils furent imités par la caravane entière.

Ces hardis chasseurs, ces audacieux trappeurs, ces courageux squatters, ces infatigables pionniers, la tête nue, la poitrine opprimée, le cœur plein d'espérance, saluèrent le non du gouvernement qu'ils respectaient tous et écoutèrent avec recueillement.

Le comte lut :

— Le Président de la République, en vertu d'une loi votée par le Sénat, concède au "citoyen de Lincourt et à la caravane qu'il commande toute la partie du territoire" avoisinant la montagne du Nid-de-l'Aigle "dans un rayon de vingt milles.

— Le dit comte de Lincourt et les siens, "agissant à leurs risques et périls, ne sont "tenus à aucune obligation envers le gouvernement de la République."

Le comte ayant cessé de lire, une immense acclamation retentit, un cri s'échappa de toutes poitrines :

— Vive les Etats-Unis !

Cependant M. de Lincourt reprit son discours dès que les acclamations eurent cessé :

— Je vous ai promis la fortune à tous, je vous renouvelle aujourd'hui cette promesse.

— Ne vous étonnez de rien.

— Ayez confiance en moi.

— Les obstacles les plus dangereux sont écartés ; ceux qui restent ne sont plus que d'insignifiantes difficultés.

— Nous les surmonterons, car tout est prévu.

— Je ne vous demande que l'obéissance, la soumission absolue.

— Dès demain vous aurez compris, et avant huit jours vous saurez au moyen de quelles combinaisons j'ai assuré le succès de notre entreprise.

— Patience donc, confiance et travail !

— La fortune est à ce prix."

Le comte cessa de parler.

Les vivats et les acclamations éclatèrent aussitôt.

— Vive le commandant !

— Vive l'Amérique !

Ce fut pendant cinq minutes un tapage d'enfer.

L'enthousiasme exalta toutes les têtes : on avait besoin de crier, de manifester sa joie d'une façon bruyante.

Enfin M. de Lincourt fit rompre les rangs et rentra sous sa tente.

Presque tout le monde l'imita.

La journée avait été rude et chacun avait besoin de repos.

Le lendemain matin, tout le monde se trouva sur pied avant la sonnerie du réveil.

Quand M. de Lincourt sortit de sa tente, il trouva les attelages prêts.

On avait hâte de partir.

A mesure que l'on avance, les montagnes que l'on avait aperçues à travers le bleu de l'air se dessinent plus nettement. Elles prennent une teinte gris sombre ; leurs pentes se hérissent de rochers, se zèbrent de noires crevasses.

Après trois heures de marches, on rejoignit l'avant-garde, stationnant au pied de cette montagne au sommet coupé qui avait été désignée par le comte dont tout le monde reconnaissait la forme particulière.

Le comte fit ranger le convoi sur une partie de terrain assez élevé au pied de la montagne et dominant la plaine.

De ce campement, on découvrait à une grande distance, et il était impossible de se trouver surpris.

D'un autre côté, la caravane était en quelque sorte adossée à une série de hautes collines infranchissables dont la mer venait battre et miner le pied.

Dans cette situation, d'ailleurs provisoire le convoi, s'il venait à être attaqué, se trouvait dans d'excellentes conditions de défense.

Quand tout fut disposé selon son gré quand il eut donné des instructions pour la construction d'ouvrages de terre destinés à abriter l'artillerie, M. de Lincourt, à la tête d'une nombreuse compagnie de squatters et de trappeurs, se mit en marche pour contourner la montagne.

Cette colonne était suivie de quelques mulets chargés d'outils et de divers ustensiles dont Grandmoreau avait fait choix.

On avançait assez facilement sur un sable rouge et compacte.

De temps en temps le chemin qui contourne en spirale les flancs rocheux de la montagne s'élargit, la pente s'adoucit, et l'on se trouve sur des espèces de plateformes où la roche forme dallage.

Il y a déjà une heure que l'on a quitté la caravane, et l'on est toujours engagé entre deux murailles de grès d'un rouge sombre...

Tout à coup le ciel se découvre et l'horizon grandit.

La troupe entière se trouve sur un large plateau appuyé contre le flanc nord de la montagne.

Là plus de barrière pour le regard.

Un immense cri d'admiration s'échappe de toutes les poitrines.

Et cette vive impression ressentie par les trappeurs est pleinement justifiée par la magnificence du paysage qui se déroule autour d'eux.

Du côté sud, le *Nid de l'Aigle* hérissé de rochers bizarrement superposés et dont le sommet s'est sensiblement rapproché.

Entre cette montagne et le plateau où sont arrivés les trappeurs, un large précipice s'ouvre béant et noir : il semble opposer un obstacle infranchissable à tous ceux qui tenteraient d'aller à la découverte du *secret* de Grandmoreau.

À droite, l'océan Pacifique dont les flots verts comme l'émeraude se confondent dans un lointain brun avec le bleu foncé du ciel.

Et plus près, là, au pied des hautes falaises, viennent se briser sur le roc avec fracas éclatant les lames qui déferlent en volutes écumeuses.

À gauche, encore la mer, mer terrestre aux flots ondoyant, mais fixes, aux vagues verdoyantes et immobiles.

C'est la savane et ses solitudes profondes que bornent la montagne aride ou les forêts sombres.

C'est l'espace parcouru, c'est l'obstacle franchi, c'est le danger passé.

Longtemps les trappeurs restèrent sous le charme de cette contemplation.

Ils ne sortirent de leur extase qu'à la voix de M. de Lincourt.

— Il faut pourtant dit le comte, ne pas perdre notre temps à admirer ce merveilleux panorama.

— Le moment d'agir est venu.

— A l'œuvre donc, et que bientôt, parvenus au sommet de cette montagne, le *Secret* du Trappeur n'en soit plus un pour personne."

Comme nous venons de le dire, le plateau sur lequel se trouvait rémis les trappeurs était séparé du pied de la montagne à gra-